INTRO SEMINAIRE CEDEP 2018

« Enfermements, Nomadismes (constraints) et Temporalités »

- de Thessalonique à Marseille

Une certaine constance anime le CEDEP, de Thessalonique, l'an dernier, à Marseille, cette année. Villes tout autant symboliques l'une et l'autre, comme point d'arrivée et de départ de mouvements intenses de population. Villes de passage, au carrefour – Orient / Occident, au cœur des rapports nord/sud, chrétienté/Islam – villes de refuges – la fuite des juifs et des opposants devant l'occupant nazi, jusqu'en novembre 1942 en tout cas, dont témoigne magnifiquement le roman de Anna Seghers « Transit ».¹

- Des espaces au temps

L'an passé nous évoquions les problématiques du refuge, de l'asile et du droit d'asile. Cette année, celles des enfermements et nomadismes contraints. En effet, le nomadisme, comme mode d'être au monde, n'a rien à voir avec les nomadismes contraints que nous évoquons ici, qui deviennent de plus en plus des trajets entre un point à fuir et un point à atteindre... toujours plus inaccessible. Les migrations actuelles ne sont pas autre chose que le désir/la volonté de se sédentariser dans un ailleurs meilleur, malgré les multiples obstacles, les mesures et violences qui les rendent toujours plus aléatoires, l'arbitraire et les mauvaises fortunes, les marchandages crapuleux et les politiques d'Etat.

Enfermements psychiatriques, juridiques, policiers, encampements et précarisations ont en commun d'écraser les temporalités singulières de ceux qui y sont soumis.

De fait, nous quittons la question de l'espace, - des espaces où on est retenus ou enfermés, ceux où l'on erre, ceux où l'on vit, - pour interroger cette année les effets temporels, donc tout autant subjectifs, que ces situations produisent. L'espace et le temps sont en effet les composantes immédiates d'agencements de production de notre subjectivité. Ce sont les données fondamentales anthropologiques de notre être au monde. Mais si nous percevons l'espace, le temps, lui, est invisible.

Et pour cause !

Si l'on en croit les physiciens, le temps n'existe pas. Au sens où il n'existe pas de définition du temps qui ne présuppose l'idée du temps. Si ce n'est la variable mathématique T, et sa petite flèche, qui ne nous avance guère. Etienne Klein nous dit « Le temps physique est une prison à roulettes », on en est prisonnier mais on avance avec. En effet, on ne peut rester accroché à un instant donné, celui-là on ne le retrouvera jamais. Pourtant, le temps ne passe ni ne s'écoule. Ce n'est pas un processus réel pas plus qu'une donnée de la conscience.

Pour les philosophes, comme Merleau-Ponty, c'est la conscience qui déploie ou constitue le temps. Car ce n'est pas une succession effective d'instantanés ou de maintenant que je me bornerais d'enregistrer. Ainsi, j'ai encore présent à l'esprit ma journée de travail qui s'achève, j'anticipe la soirée qui m'attend, instaurant un avant et un après. Mais tout cela est au présent. Et le passage d'un présent à un autre présent, je ne le pense pas, je n'en suis pas spectateur, je l'effectue, dans le passage d'un futur – projection de ma soirée - au

¹ voir le film du même nom, de Christian Petzold qui vient de sortir

présent – celui de ma pensée - et d'un présent au passé – souvenir de ma journée, le tout d'un seul mouvement. Le temps est d'abord mouvement, devenir, événement.

Mais si je peux réunir dans un même instant passé/présent/futur, peut-être vaudrait-il mieux parler d'un temps sphérique (Zimmermann), et non plus linéaire, puisque le temps se touche par les deux bouts. Bergson aussi conteste la linéarité, pour lui les trois temps cohabitent.

Enfin Felix Guattari et Gilles Deleuze, avec leur la notion de *devenir*, rejoignent complètement cette approche. Les devenirs n'ont rien à voir avec l'histoire, ni même l'avenir. C'est un événement, une bifurcation, le surgissement de quelque chose d'autre qui fait, qu'à un moment donné, le *Kairos* grec, l'atmosphère n'est plus la même, on ne peut plus voir les choses de la même façon. Un changement sensible et éthique – qu'ils nomment l'éthico-esthétique–, parfois minime s'opère, qui fait voler en éclats les cadres pré-établis, considérés jusque là comme acquis, évidents. Ils ne fonctionnent plus. On porte un autre regard sur le monde et le monde devient *réellement* autre.

Dans tous les cas, le discours subjectif du temps peut être mis à mal, cassant l'évidence d'un passé-présent-futur, - c'est ce que nous allons décliner ensemble.

« Pour devenir visible, le temps cherche des corps, sur fond de finitude ».
Marcel Proust

Au delà des corps, des subjectivités, le temps ne peut être saisi que dans des agencements, c'est à dire des espaces-temps, dont les éléments composites déterminent des adéquations possibles – je suis bien de mon temps, je suis plutôt ponctuelle, je suis synchrone – ou des dyschronies violentes, jusqu'à la rupture entre vécu intime du temps et temporalité imposée.

Quand nous avons choisi d'aborder la problématique des temporalités, dans les divers agencements– psychiatriques, juridiques, migratoires -, nous étions d'emblée sensibles aux rapports conflictuels entre temps intérieurs et temps chronologique. Temps chronologique, dont sont alors maîtres les *autres*, les administrations, les soignants, les politiques, les passeurs..., qui peut aller jusqu'à la dépossession de toute temporalité existentielle propre. Et ce qu'il en résulte de souffrance psychique.

De ces agencements, nous en avons retenu quelques figures, qui vont thématiser nos quatre demi journées : temps arrêté et lieux clos, temps suspendu de l'attente, temps impossibles où le passé, le présent et le futur se disputent la prééminence, et un temps des lucioles. Bien entendu, nous ne nous prétendons pas structuralistes, au sens où on ne peut réduire un espace à une temporalité. Dans chaque agencement se déploie une multiplicité de temporalités

Temps arrêté des lieux clos.

Comme la prison, les hôpitaux psychiatriques, les camps de rétention installés dans la durée, produisent de la chronicité, c'est à dire une certaine gestion ritualisée et désujectivée du temps.

Le roman de Thomas Mann « La montagne magique », évoque bien le lien entre la réclusion dans un lieu clos et l'effacement du temps chronologique. Le temps social est

aboli à l'intérieur et sépare ceux du dedans et ceux du dehors. Un hors temps s'établit sur fond de marche du temps vers la mort.

Un des drames des lieux clos - camps, prisons ou hôpitaux confondus - c'est aussi **le temps vide de l'ennui**, un temps qui s'allonge, s'allonge... terriblement mortifère.

A ce temps arrêté, pour ceux qui sont enfermés, répond, la demande sociale d'un temps prédictible – pour ce qui concerne la justice et la psychiatrie par rapport à la récidive, ou la dangerosité. Le couple temps arrêté/temps prédictible est inextricablement lié. Le paradoxe serait qu'il faut qu'il devienne prédictible pour qu'il cesse d'être arrêté. Un expert doit se porter garant de ce que l'on peut ré-ouvrir le temps, c'est à dire laisser advenir des événements, dont on sait – contrairement à ce qui est fermement demandé - qu'ils ne sont ni programmables ni prévisibles.

Cependant un temps arrêté, à durée déterminée, ne ferme pas un après.

Tout autre est le temps suspendu, qui ne prévoit aucune échéance a priori.

Temps suspendu de l'attente...

Un film « Une saison en France » de Mahamat Saleh Harroun, cinéaste tchadien met superbement en scène comment le présent d'une insertion réussie – le héros a du travail, ses enfants sont scolarisés, il a une belle histoire d'amour – se disloque au fur et à mesure de l'attente, des multiples reports et finalement du refus du statut de réfugié.

Yasmine Bouagga². est claire dans son propos La politique à l'égard des migrants est délibérément double, dans une gestion de l'espace par une mise à l'écart, dans une gestion du temps par l'instauration du précaire.

Déterritorialisés à plusieurs titres, ces exilés sont aussi désaffiliés, pour reprendre un concept de Robert Castel. Désaffiliation familiale – on pense à l'arrivée de mineurs non accompagnés, sans parents – mais aussi désaffiliation sociale, rupture des liens d'appartenance, désintégration de toute vie sociale. Hors espace, hors temps, ils deviennent des êtres de nulle part, hors des protections et des droits de tout un chacun, comme s'ils perdaient toute humanité. Ce que d'ailleurs le terme de migrants, toujours énoncé en chiffres, suggère.

Qu'il s'agisse pour des fugitifs de l'attente de l'ouverture des frontières qui viennent de se fermer devant eux, pour des exilés de l'obtention de leurs papiers de réfugiés, ou, qu'il s'agisse pour des patients de leur sortie d'HP ou du protocole de soins sous contrainte, ou encore pour des détenus d'une libération conditionnelle... La mise en attente – non pas la durée mais l'incertitude de la durée - reste une forme d'exercice du pouvoir, qui dans son arbitraire, dans sa dislocation du rapport à un temps partagé, produit des ravages subjectifs.

Temps impossibles Mémoire / Oubli

² Co rédactrice de « De Lesbos à Calais » dans la Collection Babels, animée par Michel Agier. Elle a réalisé une BD, avec Lisa Mandel (qui avait elle même fait une BD « HP. 1 L'asile d'aliénés »), « Les nouvelles de la jungle » chez Casterman.

**« Je reste troublé par l'inquiétant spectacle que donnent le trop de mémoire ici,
le trop d'oubli ailleurs, pour ne rien dire de l'influence des commémorations
et des abus de mémoire – et d'oubli...**

Paul Ricoeur

In « La mémoire, l'histoire, l'oubli » 2000

Par rapport à ces divers agencements, la mémoire, et son double l'oubli, jouent un rôle déterminant. Vertus parfaitement réversibles, elles sont complexes dans leur fonction. L'un comme l'autre peuvent se révéler salvateurs ou parfaitement destructeurs.

Pour accueillir du nouveau, du présent, ouvrir des possibles, il faut pouvoir oublier.

En revanche, pour Andromaque, l'oubli est trahison. Il faut garder la plaie ouverte et la vengeance à vif. Pour elle, l'oubli est impossible.

Il ne s'agit pas d'ailleurs d'opposer l'oubli et la mémoire. L'oubli ne se décide pas. La mémoire se travaille et s'entretient grâce à de multiples techniques d'inscription et de remémoration. Les deux se croisent dans le symptôme : on peut se souvenir que l'on a perdu ses clés sans pour autant savoir où on les a posées. Les cauchemars réitérés rappellent les traumatismes que l'on voudrait oublier mais qui restent inscrits dans la chair et le psychisme. Le délire, nous dit Freud dans « Constructions en analyse », évoque peut être aussi dans sa déformation, un passé ancestral soumis à l'effacement par un mécanisme de censure.

Mais la mémoire et l'oubli, processus subjectifs singuliers, sont aussi – on le sait bien – l'objet de controverses voire de batailles qui traduisent des rapports de force, ou des modes d'exercice du pouvoir. « Du passé faisons table rase » chantent les révolutionnaires et qu'est-ce qu'une amnistie ? sinon le moyen de résoudre un conflit et de mettre un terme à d'interminables guerres civiles (d'enterrer la hache de guerre). On pourrait donner de multiples exemples des usages *mémoriels* ou des oublis prescrits, des censures imposées, des commémorations requises ou des mythologies bricolées par ceux qui prétendent imposer une histoire uniforme. Qu'il s'agisse de lendemains enchanteurs ou de filiations homogènes, quelle qu'en soit la figuration, ce n'est jamais bon signe.

En fait, pour chacun, ces rapports au temps et à l'Histoire se trament indéfiniment, parfois de manière chaotique. Il arrive que le passé envahisse le présent au point d'inhiber toute initiative. Parfois le présent se fait de plomb, quand il n'y a plus d'histoire ou qu'on en a perdu l'origine et qu'aucun avenir ne se profile. Ou encore quand il s'agit d'atteindre un futur idéalisé à n'importe quel prix, y compris celui du présent, celui de son histoire passée.

Quelle autre échappatoire alors que de tenter une fuite en avant, dans le futur ? Ou choisir le repli dans un passé idéalisé ? voire plus radicalement se retirer de toute vie, coupé de tout désir ? Ces dislocations de la continuité du temps annoncent une crise existentielle, parfois une décompensation psychiatrique.

Sans pour autant assimiler les différents vécus des migrants ou des détenus à des phénomènes pathologiques, quelques références cliniques, sont susceptibles de nous éclairer, comme lignes d'horizon...

On pourrait reprendre par exemple la terminologie d'Henri Maldiney³ qui évoque, selon l'orientation dans le temps, un vécu mélancolique, tourné vers le passé et la perte. Une accélération maniaque, pure projection dans le futur. Un retrait schizo, dans une fuite hors du temps, dans l'anhistoricité, *je ne suis pas là, je ne suis nulle part...* Ou encore l'instauration d'un temps obsessionnel, aménagement de la mort dans la vie, parfaitement ritualisé, y compris à vide, pour tenter d'endiguer l'effondrement subjectif. On pourrait y rajouter des formes d'hystérisation, qui tentent de retenir l'attention, la compassion de l'autre, et qui pourtant participent à semer le doute sur la réalité... vieille question posée face à l'hystérie : y a -t-il mensonge, simulation ?...

Au delà de notre choix de certains agencements, d'autres temporalités, toujours multiples, nous habitent, que nous n'évoquerons pas ici.

Je voudrais juste citer **le temps hypothéqué de la dette**, en ce qu'il est tellement généralisé et qu'il a ceci de particulier, c'est qu'il instaure paradoxalement une **mémoire du futur** : j'ai promis, je dois honorer ma dette, toute ma vie est conditionnée par ce but... Qu'il s'agisse d'un emprunt auprès des banques, - Etat ou particulier - d'un dû vis à vis des passeurs, d'une dette autant morale que financière auprès des familles restées au pays... Et souvent c'est une promesse qui ne se réalise jamais, la dette infinie.

Je reviens à la problématique clinique de ces ruptures dans la continuité existentielle du temps, faut-il nécessairement offrir l'espace d'un récit, d'une mise en mots. Cela paraît évident pour nous soignants en psychiatrie par exemple, - quoique... Qu'en est-il dans les prisons, quant aux migrants ? Quel est le moment opportun pour amorcer le dialogue ou inciter au récit ?

Je vous livre une petite histoire. L'histoire de mineurs non accompagnés, accueillis dans des familles. Pleines de bonne volonté, celles ci, autour d'un thé, s'enquière de leur origine, des drames du voyage... alors que ces jeunes, qui sont d'abord jeunes, n'ont qu'une envie c'est qu'on les laisse tranquilles, branchés sur leurs smartphone pour imaginer du présent, trouver leur place ici. Au point que parfois, ils préfèrent revenir à la dureté des foyers pour échapper à l'accueil de ces familles *trop bienveillantes*.

C'est peut-être une des questions que nous garderons à l'esprit ces deux jours...

A un autre niveau, cette fois institutionnel, la psychothérapie institutionnelle, via Jean Oury, nous rappelle à la nécessité de scander le temps. Non pas de manière impersonnelle, coupée de toute subjectivité, - on se lève, on mange, on va à l'atelier X : le temps homogène de la chronicité asilaire... - mais au sens de créer de l'événement, instaurer une diacritique, instiller des qualités différentielles aux espaces-temps, ici ce n'est pas la même ambiance que là, ni la même que là bas....

Oury avait plaisir à répéter : comment quantifier auprès de la sécurité sociale, le prix du sourire d'un psychotique, au bout de cinq ans...!

Temps des lucioles

Le quatrième agencement, que nous avons retenu pour notre dernière demi journée, nous l'avons appelé le temps des lucioles. Image très présente depuis quelques années au sein du CEDEP, les lucioles, petites lumières éphémères, apparaissent,

³ in « Penser l'homme et la folie »

désapparaissent pour resurgir ailleurs, du moment que la nuit les enveloppe, loin des feux de la rampe.

C'est notre manière de nommer les multiples foyers de créativité face à cette dépossession, cette accélération du temps, à cette emprise du présent - que Harzog* a baptisé le présentisme - qui nous est imposé par le capitalisme, sous sa forme actuelle ultra libérale,

(que l'on pourrait carrément nommer capitalisme maffieux, illustré par le superbe trio de Berlusconi, Poutine et Trump !...).

Il est difficile aujourd'hui de concevoir une quelconque révolution totale... et pour demain. Alors peut-être peut-on juste s'engager dans des actions locales, par domaine, juste instiller autre chose dans les interstices/les brèches du tempo dominant.

Alors au précaire imposé, on opposera des intermittences choisies. On en fera une force, celle de l'éphémère et du renouvellement, actions micro politiques, fugaces, fragiles...

Mai 68, dont on parle tant aujourd'hui, fut une belle luciole.

Les Zapatistes aux Chiapas⁴ et la ZAD de Notre Dame Des Landes aussi. Ce sont des luttes pour se réapproprier des espaces mais aussi et d'abord pour s'opposer à l'impérialisme d'un temps capitalistique, qui dévore la planète, la pollue, qui veut que tout aille vite - temps des aéroports et du profit instantané-. Elles portent l'affirmation d'un temps autre, au rythme de ce que l'on a à faire, où intensité des moments et construction patiente se conjuguent. Et elles tirent leur force de prendre appui sur des traces du passé pour construire l'avenir.

Il y en aura, il y en a déjà, d'autres.

Annick Kouba

⁴ Jérôme Baschet « Défaire la tyrannie du présent. Temporalités émergentes et futurs inédits » Ed La Découverte, 2018.